

Fabien Tarby

Produire une résistance, psychanalyse et politique

Ce texte est une version largement remaniée d'une conférence faite à Montpellier le 4.10.2010 dans le cadre du Troisième congrès « Psychanalyse et travail social » organisé par Joseph Rouzel et l'Institut Européen Psychanalyse et Travail Social.

I

Beaucoup n'auront pas manqué de remarquer le caractère un peu paradoxal de mon intitulé : « Produire une résistance. » Caractère qui tient en l'ambiguïté du mot « résistance », dont l'évaluation diffère selon que l'on parle de "psychanalyse" ou de "politique".

Obstacle à la cure, d'une part, fût-il, cet obstacle, inévitable, telle est la résistance psychanalytique. Le patient résiste, selon, d'ailleurs, des modalités diverses que Freud a distinguées ; voilà, en tout cas, qui ne l'aide pas, qui ralentit le processus de libération que la psychanalyse dit et espère produire en lui – même si la psychanalyse sait bien, en même temps, que c'est là, la résistance, un moment structurellement nécessaire.

Je n'ai pas la chance d'être psychanalyste. Seulement, peut-être, celle d'être philosophe. Mais j'imagine que les psychanalystes au travail ne s'étonnent guère du phénomène de la résistance, que celui-ci est l'un des éléments banals de leur pratique quotidienne¹.

Élément banal mais essentiel. Zizek m'a dit, à un moment donné de nos entretiens, quelque chose qui m'a beaucoup marqué. Il m'a dit que sa stratégie propre, face à l'analyse, avait été de parler tout le temps, pour empêcher l'analyste d'en placer une (lui qui pourtant n'en place déjà pas beaucoup, quoique bien choisies). Disons que c'était là sa manière à lui de résister. Mais cela est troublant. A quel point, même chez un futur psychanalyste, un grand philosophe, chez quelqu'un d'un peu conscient de l'inconscient, la résistance a travaillé !

Ceci, c'est pour la psychanalyse. Où la *Widerstand* freudienne, la résistance traduit donc une sorte de refus, plus ou moins provisoire, d'aller plus loin, dans ce qu'une analyse peut avoir d'à la fois terrifiant et libérateur. Cette tragédie grecque de la psyché, de l'individu, qui n'est aussi qu'un roman familial à relativiser. Qu'il faille accepter d'en passer par toutes les couleurs pour acquérir un peu de mieux-être réel, un peu de liberté effective, pour savoir, enfin, y faire avec soi-même, c'est ce que la résistance, peut-être, ne veut pas savoir.²

1 A ceci près qu'il n'est pas aisé de savoir à quoi, au juste, l'on résiste, au bout du compte...

2 La résistance, en psychanalyse, est une négativité. Négativité nécessaire, dans le cours de la cure, ou plutôt, inévitable, mais négativité tout de même, eu égard au projet libérateur qui est celui de la psychanalyse. Aussi bien est-elle, jusqu'au bout, comme le refoulement, inévitable, en *résidu*. Ce qui serait une des causes du caractère interminable, théoriquement, de l'analyse. Un résidu, un reste dont le négatif n'est donc jamais assimilable, parfaitement. Zizek parle en un autre sens, mais voisin, de la capacité de la pulsion à « bouger encore », même après la traversée du fantasme... Voilà, pour lui, le point délicat entre la relève hégélienne, toujours partante, et l'obstination freudienne, la compulsion, qui n'est peut-être jamais assimilable sous le Concept. Cf. Slavoj Zizek et Fabien Tarby, *A travers le réel*, entretiens, Lignes, 2010, pp.64-69.

II

Mais la résistance est aussi résistance politique. Et l'idée change alors profondément de valeur, puisqu'elle désignera une activité héroïque caractérisée par la capacité à refuser un système politique néfaste. On résiste à l'injustice, à l'agresseur, à la dictature, etc.

Tandis que la résistance psychanalytique est la passivité (apparemment active) d'un sujet qui ne s'est pas encore réconcilié avec lui-même (autant que cette réconciliation est possible, c'est-à-dire, relativement), la résistance politique serait l'activité pure d'un sujet capable de penser l'ordre collectif et sa justice idéale (ce qui suppose un décentrement du narcissisme, un décentrement déjà libérateur, en termes psychanalytiques) et qui, dans certains cas – pensons aux rares résistants des Forces Françaises de l'Intérieur, à l'armée des ombres – ira jusqu'à une position héroïque. La liberté ou la mort. L'égalité ou la mort, etc. Qui engage donc l'individu tout entier, non seulement dans ce qu'il pense, mais dans ce qu'il est.

Si la psychanalyse est cette pensée qui ébrèche l'identification simpliste entre l'individu affectif, animal et le « sujet », si elle cherche, justement, à savoir ce qu'est un sujet, en vérité, et ne fait pas de ce terme une simple donnée naturelle, mais plutôt ce à quoi nous pourrions parvenir, en travaillant la matérialité affectuelle de notre individualité, en créant, peut-être, une distanciation d'avec la vie de notre individualité brute, animale, alors, cette pensée, la psychanalyse, n'est pas sans rapport avec le courage de la résistance politique. Car une telle résistance, lorsqu'elle est authentique (et qu'elle ne se réduit pas à la défense sociale des petits intérêts de classe) suppose une telle assomption de sa propre individualité naturelle, justement névrotique. Assomption vers un sujet d'un autre ordre, vers *le* sujet, en vérité, le vrai sujet ; sujet qui était jusqu'alors occulté par les oripeaux de l'individualité névrotique et souffreteuse que « je » prenais en trompe-l'œil pour « moi », pour « mon sujet ». L'héroïsme d'un résistant n'est pas pensable sans cette traversée de l'occultation. Etre un résistant, sous Vichy, c'est proprement être advenu comme Sujet, lors même que la majorité écrasante, quoique ruminant sa détestation envers l'envahisseur nazi, en restait à la défense de ses intérêts « d'animal humain », pour parler comme Alain Badiou, ou à « ses mobiles sensibles », en style kantien. Ce qui n'est pas un jugement (s'il y a bien quelque chose dont la psychanalyse doit nous libérer, c'est du reste bien cela, le jugement) ; mais un constat. Du reste, il y a cette autre difficulté que cette assomption de l'individualité animale ou sensible vers le sujet authentique peut aussi bien se faire selon le simulacre³.

Autrement dit, malgré cette difficulté, celle du simulacre (et pour parodier Freud), on doit pouvoir penser qu'à la suite du « Là où le Ça est, le Moi doit advenir » un certain : « Là où le Moi est, le Nous doit advenir » a du sens.

³ Fanatisme, psychose, inversion nazie, il y a là beaucoup à penser. C'est dans ce triangle, assez énigmatique, entre individualité névrosée, sujet authentique, et psychose que beaucoup se joue. Le psychotique, dans ses meilleurs moments (!), n'est-il pas celui qui croira être advenu en « sujet authentique », trans-individuel ? On voit que la difficulté est de taille. Mais c'est précisément cela, la sagesse psychanalytique, pour autant que des mortels (et qui d'autres qu'eux auraient à faire avec cela ?) peuvent y prétendre : advenir au sujet authentique, quoiqu'il cloche certainement encore, et qui n'est ni le névrotique ni le psychotique. Lacan ne parlait-il pas de "bonne névrose", quelque savoir y faire avec ses symptômes ?

Nous cherchons alors à penser dans ce "Nous" l'universalité de l'idée, quelque chose qui aurait la puissance de s'opposer à l'ensemble d'un système ; et c'est cela la résistance politique. Celle-ci est d'autant plus difficile à organiser, en ces temps, que l'idéologie régnante agit selon de subtils poisons, de doux effluves opiacés.

En quoi, donc, la psychanalyse a-t-elle un rôle ? Par le sujet qu'elle peut produire, et qui n'est pas celui, ce sujet, de ce que j'ai nommé la *Démocratie virtuelle*⁴.

III

On peut entendre le sens de mon intervention comme un éloge de la quintessence de la psychanalyse. Mais pas à n'importe quel prix, ni n'importe comment. Car tout le problème est de savoir comment la psychanalyse peut éviter de devenir l'ancillaire du système, ou une forme inefficace à l'égard de ce système. La psychanalyse, comme la philosophie, n'est jamais que ce que l'on en fait.

IV

Il n'y a pas là, seulement, une ambiguïté du langage qui se tiendrait dans la différence de signification entre l'idée de résistance psychanalytique et l'idée de résistance politique. S'il en était ici, nous perdriions notre temps, vous et moi, à la chasse aux papillons, aux signifiants. Non, ce qu'il y a, c'est tout autre chose, et qui va former le centre de mon intervention. *A savoir le rapport entre psychanalyse et politique.*

Ce n'est pas de manière accidentelle, ni même secondaire, que Freud, déjà, était rigoureusement amené à réfléchir au « Malaise dans la civilisation ». La portée politico-sociale de la psychanalyse est d'évidence ; et il faut la réaffirmer ; car *la psychanalyse est une pensée*. Une pensée qui peut agir à la manière du *Capital* de Marx, exhibant rigoureusement la question des mécanismes sociaux de l'aliénation, quoiqu'à un niveau tout à fait différent de celui de Marx (et que le marxisme a d'abord eu tort d'éluder, au nom de la seule réalité de la *praxis*, contre l'individu.) Une pensée capable, donc, de décrire les réseaux implicites à l'œuvre dans une société, à partir de la problématique de la souffrance de l'individu, individu pris en sa pure singularité – individu, en même temps, qui n'est pas encore le sujet. J'irais jusqu'à dire, dans le grand tremblement ouvert par Marx et Freud au siècle dernier, que, tandis que Marx pose la condition révolutionnaire à gauche, Freud la pose à droite. Je ne dis pas du tout que Freud est un promoteur un peu métaphysique du libéralisme. Je dis que Freud, par sa passion de l'élucidation de l'individualité, maintient la problématique de la singularité, tout en la révolutionnant de part en part, tandis que Marx et

4 Virtuelle non pas au sens des nouvelles possibilités médiatiques, mais au sens d'ineffectif. Cf. Fabien Tarby, *Démocratie Virtuelle* (particulièrement pp.76-80 et p.201.)

les marxistes se seront contentés de la nier, de la renvoyer à l'inexistence. Freud est une révolution de droite. Une révolution gauchiste de droite. En exigeant de repenser le sujet de part en part, il n'en maintient pas moins son existence, fût-elle paradoxale, fêlée, tandis que le marxisme s'en débarrasse à peu de frais théorique, et à grands frais pratiques, en vérité, comme le siècle qui précède l'a prouvé.

C'est précisément ce dont nous avons besoin, aujourd'hui, car le caractère absolument anonyme des communismes du vingtième n'est plus tenable comme tel. Mais la pulvérisation de toute Idée universelle au profit de la grâce autistique ou privée de l'individu est évidemment l'autre écueil, grâce apparente de l'individu qui sert en réalité, comme point local, la trame de la continuation de la consommation et de ses profits sans buts ; un obstacle bien plus actif, d'ailleurs, en nos structures présentes. Et là est donc le lieu problématique de la psychanalyse de notre temps : en tant que médecine de l'esprit (Epicure prescrivait cette fonction même à la philosophie), elle doit prendre en charge l'individualité première et traumatique de chacun d'entre nous ; elle est le garde-fou de la tentation immédiatement anonyme et négatrice de l'individualité de certaines orientations communistes. Mais la psychanalyse peut s'exposer alors, je vais y revenir, à n'être que cela, cette préoccupation pure et palliative de l'individualité, dont le système politique présent sait justement si bien jouer pour imposer la Naturalité d'une Inégalité. Psychanalyse de droite, psychanalyse libéraliste, ces expressions ont un sens. Jacques-Alain Miller, j'y reviendrai, est-il en effet autre chose que la satisfaction d'être cela, à quelques nuances près ?

Toute la question est alors de savoir comment la psychanalyse peut ouvrir une individualité au sujet. Car, et je maintiendrai cet axiome contre vents et marées s'il le faut, un sujet « de droite » est un non-sens à peu près aussi considérable qu'un fameux cercle-carré. Tandis, évidemment, qu'un « individu » de « droite » est aussi tautologique qu'un cercle circulaire.

Là encore, et même si mon discours est celui d'un « naïf », celui de quelqu'un qui n'est pas analyste, ni même qui n'a été analysé, et qu'il peut sembler plus proche du barrissement de l'éléphant politique que des "choses de finesse en psychanalyse" (comme dirait Jacques-Alain Miller), je veux dire que je ne néglige pas la difficulté : il ne s'agit pas d'inventer, après le prêtre rouge, la figure du psy-rouge. Pas du tout. Le discours du psychanalyste n'est pas le discours du maître, pas plus que celui de l'universitaire. C'est heureusement entendu. Le sujet (ou plutôt "du" sujet) est quelque chose de si difficile à déterminer (et par ailleurs coexiste toujours dans la matérialité affectuelle et physique de l'individualité première et naturelle, émane de cette nécessité physique et psychologique si délicatement) qu'il n'est nullement question d'une suture entre politique et psychanalyse qu'il faudrait infliger à l'analysé (et à l'analysant). Ce désastre. Ce simulacre. Ce pot-aux-roses du retour aux névroses obsessionnelles ou aux psychoses fanatiques. Ce serait proprement rater la subjectivation, et créer l'individu terroriste et aveugle. Car, en vérité, on n'advient à la politique que par nous-même, par notre possibilité d'être *aussi* un sujet. C'est donc une chose tout aussi subtile que le processus même de libération analytique. Mais rendre possible « du » sujet en nous, cela, dans certaines circonstances, c'est précisément l'œuvre de la psychanalyse.

V

Zizek m'a rappelé cette formule de Freud selon laquelle c'est dans une société qui n'en aurait plus besoin que la psychanalyse trouverait la meilleure forme politico-sociale possible d'expression et, si j'ose employer ce mot, d'efficacité thérapeutique⁵. Ce paradoxe est profond, remarquable ; et cela suffit à montrer (malgré les limites inhérentes à toute pensée, même géniale, de part des assises un peu trop dogmatiques) l'ouverture à l'inattendu, aux possibles dont l'explorateur, le pionnier Freud était conscient. Ceux qui font de Freud un essentiel dogmatique ratent de telles dimensions, pourtant sensibles dans les interrogations de Freud sur l'analyse terminée ou interminable, et, surtout, dans la très belle théorie de la pulsion de mort comme espèce paradoxale, minérale, de la pulsion de vie.

Freud, dans la formule citée par Zizek, pointe ainsi ce qu'il peut y avoir d'irréductible dans la relation entre le social et la pensée psychanalytique – donc, *in fine*, entre la politique et la psychanalyse. D'une part, la voie névrotique (voire psychotique) des individus a pour condition quelque dédale social, qui la prédétermine ; il ne s'agit pas seulement de la Famille, et de son Œdipe interne, mais de penser ceci que la famille est elle-même une forme sociale, et que, si la Famille de l'enfant est le lieu évidemment privilégié de l'intériorisation, c'est en définitive toute la société qui détermine le destin de notre clocherie individuelle. Ce pour quoi une société a besoin de la psychanalyse. D'autre part, et plus fondamentalement encore, la formule de Freud, rapportée par Zizek, médite le rapport entre la forme constituée d'une société et la possibilité d'une pratique émancipatrice, libératrice de la psychanalyse. La psychanalyse doit être possible, socialement, politiquement, et cela ne va nullement de soi. Il y a toujours une sorte d'interdit social et politique qui règne sur son destin proprement révolutionnaire et explicitement conceptuel. Pourquoi, je vous le demande, l'âge médiéval chassait-il les sorcières, et les menait-il au bûcher ? Précisément, parce que c'était là le symptôme d'un vide psychanalytique, psychanalyse anachronique, dans les superstructures d'un tel temps. Mais le problème de notre temps est tout autre. Et c'est ce problème que je voudrais maintenant aborder. Quelle place pour la psychanalyse, aujourd'hui ? Quelles conséquences ? Qu'en conclure quant à la capacité ou à l'incapacité de cette pensée-là, de cette pratique-là à proposer une quelconque voie d'émancipation, de libération individuelle *et* collective ?

Je dois redire, ici, pour que l'on me comprenne bien, que je défends moins les pratiques psychanalytiques, qui peuvent être nombreuses et variées, que l'essence de la psychanalyse, à savoir d'être cette pensée qui se donne pour but la libération lucide de l'individu par des moyens à la fois théoriques et pratiques. Je défends la psychanalyse parce qu'elle est une pensée authentique du sujet pour notre temps. Mais je ne la défends, la psychanalyse, (pour ce que j'en ai compris) que pour autant qu'elle se montre apte à sa quintessence, à son Idée. Comme toute chose un peu élevée, la psychanalyse peut être dévoyée. Sa question propre est donc : « A quelles conditions, Suis-je, Moi, la Psychanalyse, ce que je suis réellement, ce que je dois être, une pensée et une pratique libératrices ? » Autant dire que la question d'une éthique de la psychanalyse, corrélée à son

5 Slavoj Zizek et Fabien Tarby, *A travers le réel*, entretiens, Lignes, 2010, p 19.

authenticité, à son être à peu près véritable, est ici en jeu.

En réalité, « psychanalyse » est un terme générique, qui désigne un ensemble de procédures intellectuelles, verbales, qui s'induisent de ce que je suis un corps parlant, causant, et désirant, par-là en relation à l'autre, tout cela sous le signe absolu d'un manque fondamental qui vient donc toujours-déjà marquer nécessairement mon corps, ma parole, mon désir, et mon rapport à l'autre. Si l'on préfère, la psychanalyse se développe dans l'espace absolu de la relativité humaine.

Le problème a toujours été de savoir ce que la pensée ferait, dès lors, du caractère générique d'une vérité intotalisable induite de nos corps sexués parlant, causant. Le mysticisme détestable, à mon oreille, d'un Jung (ce Peter Pan de la psychanalyse) aussi bien qu'un certain enfermement de Freud, malgré tout, dans la prison de l'œdipe, cette restriction du sens de la psyché concrète justement dénoncée par Deleuze et Guattari dans *l'Anti-Oedipe*, leur propre tentative d'établir une sorte de psychanalyse immédiate, trans-individuelle, tout cela, *c'est de la psychanalyse*. Ce sont des voies. Sartre parlait déjà de « psychanalyse existentielle ». Et s'il entendait, comme Deleuze, comme Jung, échapper au contenu du discours freudien, il savait que sa forme était irrécusable, car *l'Etre et le Néant* est la longue odyssée phénoménologique d'une conscience qui ne coïncide pas avec elle-même.

Nicolas Floury et moi-même, dans une riposte à Michel Onfray, nous avons écrit que « les anti-freudiens sont nécessairement des freudiens. » En ce sens là, au sens où si l'on peut longuement discuter du contenu de l'inconscient, de son caractère abyssal, in-sensé, ou du rôle des images maternelles et paternelles, etc., la non-coïncidence de la psyché est le fait fondamental, devenu irrécusable. « C'est trop donner, encore, à la belle conscience que d'imaginer que sa non-coïncidence ait un contenu symbolique, soit le déchiffrement d'une énigme, enfantine et sexuelle » disent de Freud aussi bien Deleuze, pour lequel l'individu est de toute façon un problème secondaire, perdu dans les flux de la nature, que Sartre, pour lequel l'intériorité de la conscience est parfaitement vide, translucide, et pour cette raison même, parfaitement libre. Mais la non-coïncidence est d'évidence, chez Sartre et Deleuze eux-mêmes. Le problème est plutôt de savoir d'où la concevoir, et par où la prendre, comment l'interpréter, la non-coïncidence...

La psychanalyse est donc la pensée multiple, ouverte, de cette non-coïncidence du sujet avec lui-même – qu'aussi bien, sauvagement, Nietzsche découvre parallèlement à Freud.

Et s'il faut rappeler cette évidence, cette définition minimale, c'est que les conditions de notre temps s'exposent, à mon avis, à trois maldones, trois fondamentales erreurs à l'égard de la psychanalyse, définie ici aussi génériquement que possible, comme vous le voyez. Les expliquer, c'est commencer à rentrer dans le drôle de rapport entre notre système politique, économique, social et la puissance originellement libératrice de la psychanalyse. Car toutes renvoient aux manières dont notre système traite de cette puissance, en la refoulant ou en détruisant son authenticité.

VI

Ce sont là diverses formes qui reviennent, en dernière instance, à nier que la

psychanalyse soit une pensée. Cela, par les deux extrêmes, en leur étrange alliance de circonstances, soit donc par le positivisme, le scientisme, ou bien par la pulvérisation de la pensée psychanalytique dans l'atmosphère relativiste, finalement ésotérique. Enfin par sa réduction à l'activité sociale et purement individualiste.

1. Positivisme. La première voie consiste à nier qu'il y ait quoi que ce soit d'autre qu'une étrange poésie métaphysique dans la pensée psychanalytique. La psychanalyse comme littérature obscure, inefficace, science humaine de pacotille à laquelle opposer l'efficacité de camisole des prescriptions médicamenteuses, la célérité de la chimie salvatrice. Évidemment, et sans que cela soit nécessairement posé en des termes aussi duaux, ce qui se joue là c'est aussi bien le rapport entre psychanalyse et psychiatrie. Pilule ou Pensée. Rapport de la psychanalyse aux sciences de la nature.

2. Relativisme. Ou bien l'on parvient à parfaitement dissoudre la pensée psychanalytique dans le creuset de toutes les interprétations fantasmatiques qui fleurissent dans l'esprit humain. On oublie que la psychanalyse est confrontation avec le Réel, au sens le plus lacanien du terme, et on la registre à une part d'imaginaire parmi d'autres, qui n'aurait pas vocation ni possibilité de montrer qu'elle est une réflexion sur le RSI, sur le rapport Réel-Symbolique-Imaginaire. Son déploiement symbolique, dès lors, ne vaudrait ni plus ni moins que celui des activités les plus ésotériques. L'analyse comme un maraboutisme parmi d'autres. Comme astrologie, voyance, exorcisme. Avec cette impossibilité de trancher entre les discours. Entre le discours, l'assise théorique, philosophique et la pratique psychanalytiques, d'une part, et puis les diverses formes d'ésotérisme. A chacun, d'ailleurs, son symbolique, à chacun son imaginaire, convoqués également devant un réel impénétrable (avec le sentiment d'une grande générosité, d'une impeccable ouverture d'esprit). En définitive, une voyance vaudrait bien une cure. Rapport, cette fois-ci, de la psychanalyse à l'irrationnel.

3. L'on peut enfin faire de la psychanalyse une prostituée au « service des biens. » La dévoyer. Dévoyer sa fonction émancipatrice ; la réduire à peu de choses. Finalement, la rendre homogène à l'idéologie vulgaire du libéralisme marchand et individualiste. Le psychanalyste vous rendrait service, à la manière du poissonnier, si un envie de goût de mer vous vient. Il vous délivre ce service de l'âme, plus ou moins préfabriqué, comme d'autres ceux de nourritures plus terrestres et corporelles. Ce n'est plus, ainsi d'un des personnages d' *Asterix* : « Ils sont frais, mes poissons. » « Mais elle est fraîche, mon analyse. » Niant par-là ce qu'il peut y avoir, je le suppose, d'à la fois sublime mais dérisoire dans l'analyse, d'à la fois traumatisant mais *in fine* libérateur. L'analyste serait ce coach mental, ce précepteur de votre bien-être parfaitement inséré dans les structures sociales. On consomme alors de la psychanalyse, et l'on attend de cette dernière un bien-être d'individu tranquille, inséré. Rapport, finalement, de la psychanalyse à l'idéologie politique du temps, et aussi « aux psychothérapies » pragmatiques, immédiates, fonctionnelles.

VII

Voyons bien, maintenant, les relations en jeu entre ces trois (dé)perditions. Elles sont non seulement réelles, mais tenaces. Parce qu'elles prennent formes de ce qu'une société est

ce qu'elle est, aujourd'hui, c'est-à-dire déterminée (comme toutes les autres, du reste) par un ensemble *structurel collectif inconscient*. Et voilà le moment où nous touchons à l'essentiel. *Quel inconscient collectif pèse, aujourd'hui, sur la pensée psychanalytique, et sur sa pratique, au point qu'elle ne puisse, exactement, être fidèle à sa quintessence émancipatrice ?*

Il faut bien saisir la question : c'est aussi bien celle du local et du global. Il y a une globalité de ce monde (l'idéologie capitaliste) qui détermine la localité d'une pratique, la psychanalyse, qui ne peut, en pratique, concrètement, qu'y être soumise, quoique sa pensée essentielle ait la puissance abstraite de penser et de refuser la globalité.

L'inconscient de l'exercice de la psychanalyse, comme pensée et comme pratique ; voilà ce qui est en jeu, ici. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque, dès lors que la psychanalyse, historiquement, a mis en jeu quelque chose d'aussi puissant que l'altérité inconsciente dans l'étude des phénomènes humains, il faut bien qu'elle doive elle-même, comme pensée de la non-coïncidence, pensée relativement Une, dans son *corpus*, affronter en retour le monstre qu'elle a judicieusement révélé.

Et c'est toute la saveur de la remarque de Freud que Zizek a tenu à nous rappeler : que les conditions idéales pour la psychanalyse, politiquement et socialement, seraient celles où la psychanalyse serait devenue inutile... Autant dire que nous aurons toujours besoin de la psychanalyse, puisqu'aucun système politique ne peut abolir la nécessité structurelle d'une clocherie entre soi et soi-même, la fêlure du sujet. En même temps qu'elle sera, cette psychanalyse, toujours décevante, *dépendant d'un système moins vaste* que la parole et la spéculation philosophique, moins vaste, donc, que la liberté humaine (qui n'a d'autre origine que la capacité de rendre parlantes les choses, donc multiplement possibles, et d'animer notre corporéité). Mais *dépendant d'un système effectif* : l'ordre politique et la structure sociale.

Ainsi la psychanalyse est-elle toujours à moitié, ou au tiers, « pas-toute », comme la vérité, de n'exister que dans une société qui la nie au moins en partie ; et c'est pourquoi nous en avons besoin ; mais c'est pourquoi elle ne peut que décevoir, de n'avoir pas pleinement les mains libres, par l'effet des structures qui tiennent sa puissance libératrice à distance, et s'en méfient comme de la peste. Si la psychanalyse avait pleinement les moyens de son effectivité émancipatrice, elle ne serait plus même nécessaire. Elle se serait incarnée dans une société non pas d'être parfaits, d'anges, ce fantasme (et cela certainement pas, ce désastre, ce retour au fantasme de la pureté inhumaine) mais dans une société d'individus ayant *assez* traversé le fantasme, en termes grossièrement lacaniens, ou ayant *suffisamment* digéré leur Œdipe, sublimé, pour n'en avoir plus le besoin. Ce qui revient aussi bien à dire que la psychanalyse est le refoulé du politique, de son insuffisance première et terminale.

VIII

Si la psychanalyse est dans une situation telle qu'elle risque, sans cesse, d'être elle-même sujet d'un inconscient social et politique qui la positionne, la relativise, la restreint, l'empêche d'accéder à sa puissance propre et pure, il doit être possible de dessiner, pour

notre temps, les éléments d'aliénations qui sont les siens. *Tout son problème est d'existence intermédiaire et néanmoins nécessaire*. Nous l'avons indiqué. Elle doit affirmer son existence simultanément contre le scientisme (qu'elle ne saurait incarner sans se perdre platement dans les effets matériels, neuro-biologiques), contre l'irrationalisme à laquelle on aimerait la réduire, pour en relativiser la charge, enfin, contre cet usage idéologique qui la reconduit à une pratique homogène au discours régnant, celui du petit sujet soi-disant parfaitement heureux et sociable, au producteur-consommateur de son temps.

Ce que le scientisme et l'irrationalisme ont en commun, en extrêmes, c'est de ne reconnaître aucun espace propre à la psychanalyse, soit par le défaut, soit par l'excès. Ce que l'idéologie, de son côté, a en commun avec l'irrationalisme, c'est de vouloir réduire la pensée psychanalytique à une forme ordonnée au libéralisme, et ainsi nier sa capacité authentiquement révolutionnaire.

IX

Mais nous devons prendre, désormais, les choses d'une autre manière. Nous devons les considérer à partir de l'immanence propre à ce que je ne cesse de nommer, depuis le début de cette réflexion, « La psychanalyse ». Nous ne devons plus seulement envisager les forces qui s'opposent à la capacité libératrice de la psychanalyse, comme si, par ailleurs, en son indépendance, cette dernière était systématiquement Belle et Pure, en son noyau intime. Nous devons, au contraire, être particulièrement critique à l'égard des perversions dont la psychanalyse peut être l'objet, d'elle-même. Et qui ne manquent pas.

Mon point de vue est finalement simple sur ce qu'est, véritablement, la « psychanalyse » : je suis lacanien. Le sommet de la psychanalyse se tient pour moi en Lacan. Je ne crois pas qu'il puisse être dépassé, ce sommet. La psychanalyse, science humaine si jeune, a rencontré en Lacan son Savoir Absolu, et elle est condamnée à ruminer *ad eternam* Lacan. Tout ce que l'on peut inventer, ce sont des variations théoriques autour ou à partir de Lacan, ou bien l'étude pratique de cas un peu particuliers. C'est sa spécificité, sa singularité propre dans l'ordre des "sciences" : close (bien qu'ouverte à l'infini) aussi vite qu'apparue. Mais cette affirmation apparemment péremptoire sur la célérité de sa perfection théorique (Lacan, après Freud) ne contredit nullement la capacité libératrice de la psychanalyse. Car cette capacité reste une expérience singulière, celle de l'analysé, qui prendra son temps propre, et n'a pas de rapport, de son point de vue, avec la manière historique dont la psychanalyse s'est constituée.

Il est bien évidemment difficile d'établir le sens profond d'une telle affirmation : « être lacanien. » Mais disons pour nous en tenir à ce qui nous intéresse présentement que le lacanisme dévide le freudisme de sa passion symbolique, non moins, jusqu'à un certain point, que de son sexualisme. Lacan formalise Freud. Il le formalise en même temps qu'il l'élève à l'ontologie, à la philosophie pure de sujet. Ce qui compte n'est pas le *contenu* des fantasmes (Papa, Maman et moi), mais sa traversée elle-même. Ce qui compte n'est plus l'interprétation du sens, mais le fait que toute signification verbale, signifiante, soit de toute façon sans fin ni nécessité. En même temps qu'elle nous constitue comme être corporel de langage. Il s'en suit que le plus essentiel devient l'expérience par laquelle je me saisis

comme un sujet vide.

Bref, Lacan rompt radicalement avec la tentation théologique et symbolique de la psychanalyse, son aile droite théorique. Tant que vous cherchez une signification ultime (un secret) à votre aventure personnelle, vous n'y êtes pas, à votre vérité ; et c'est là la limite de Freud et de ses casseroles génitales. Ce que Lacan a compris c'est que la question ontologique, métaphysique était, plus encore que la question sexuelle, celle de la jouissance. Le sexuel dépend du métaphysique, le manque sexuel du manque à être, même si, et c'est un point important que l'on doit accorder au freudisme, Lacan a maintenu jusqu'au bout, précisément parce que le signifiant est incorporé, ou la parole en chair, qu'il y avait dans le sexuel une chose à penser, irréductible, une sorte de condition première de l'être parlant, paradoxalement incorporé.

Ce qu'il faut comprendre, c'est l'inanité de notre singularité, charriée par la chaîne des signifiants et des signifiés qui vous font croire en vous. Ne parlons pas même de la tentation théologique, celle de Jung, qui est celle d'un refoulement de la dureté du réel lacanien (n'être rien, en tant que sujet) dans l'Imaginaire.

En ce sens, le lacanisme agit comme un *zen*. Il est le *zen* de l'athéisme. Il est, littéralement, c'est le sens, paraît-il, authentique du mot *zen*, ce bâton à merde, ce bâton qui enlève la merde, cette merde qui nous empêche de nous voir tels que nous sommes, éventuellement à continuer à chercher l'*Eureka* ! de notre singularité. Mais il n'y en a pas, d'*Eureka* ! de ce que nous sommes. Et c'est cela qu'il faut comprendre. Un *Zen* sans aucun mysticisme, donc.

Je reconnais que mon discours est ici, typiquement, de philosophe ; j'enjambe par le principiel toutes les difficultés concrètes et toutes les subtilités, toutes les réussites longuement préparées d'une analyse symbolique, freudienne. Et même le pragmatisme de l'analysant à la fois freudien et lacanien, tour à tour, ou peut-être bien ni l'un ni l'autre. Bref, j'ignore la pratique, en elle-même. Et je ne prends peut-être pas la mesure de la détresse des gens qui entrent en analyse, ou la difficulté qu'il y aurait à les faire, déjà, parvenir à quelques îlots de compréhension oedipienne sur leur propre compte.

Mais c'est que le point essentiel demeure. Celui de l'ambiguïté même de la psychanalyse, de sa pratique, qui peut rester, elle-même, prise dans les rets du symbolique, ou de sa propre inconscience. C'est là qu'une auto-critique semble nécessaire à la psychanalyse, auto-critique qui ne peut s'appuyer que sur la supériorité du lacanisme, de son formalisme libérateur, sur les psychanalyses du contenu, du savoir, de la certitude, de l'assignation au sens et à la résidence du sujet. Bref, la différence entre les discours du maître et, par ailleurs, celui de l'analyste doit rester à l'esprit.

Je donne d'emblée un exemple trivial, d'autant plus intéressant qu'il s'insère dans la structure même de notre société : celui de toutes ces émissions TV où l'on essaye de compatir avec la souffrance d'un esprit engagé dans son hasard propre, douloureux, aussi bien que celles où l'on communique avec la libre pluralité des choix et existences. Des produits typiques du médiatisme de la *Démocratie Virtuelle*⁶. On y engage des psy (-chologues, -chanalystes, -thérapeutes...) qui enseignent, doucereusement mais sûrement, quelques contenus de vérités individuelles. J'ai vu tout à l'heure, dans une émission TV de ce genre un célibataire qui se complaisait dans des relations avec des femmes mariées, témoignant longuement, s'entendre finalement dire - point de vue du psy - qu'il « souffrait du complexe de Peter Pan », voulant jouer, séduire, s'amuser, « qu'il était immature », par sa peur de

6 Cf. Fabien Tarby, *Démocratie Virtuelle*, L'Harmattan, 2009, spécialement pp.87-102.

s'engager, et « qu'il n'avait pas réglé son Œdipe. », cherchant à séduire la femme d'un autre, la Maman du Papa, évidemment, via l'époux cocu. Il est évident que la réduction de la psychanalyse à un telle approche des choses est non seulement indigne de la réflexion que l'analyste pourrait avoir sur sa propre discipline mais ne fait que servir le cirque médiatique, la psychanalyse occupant alors, dans la fausseté du spectacle généralisé, la place du singe non seulement savant mais expert. D'origine italienne, l'homme a répondu une chose assez belle de modestie et d'acceptation à cette psy de pacotille, à savoir que le mariage, en Italie, n'avait pas la même portée qu'en France, à cause de la religiosité familiale, et que l'on se mariait tardivement, puisque c'était une grande affaire, pour la vie. Žižek dit bien que le premier geste de l'analyste, malheureusement, problématiquement, est de décider de ce qui est normal et anormal, de ce qu'il faut interpréter ou non. Il donne comme exemple la normalité qu'il y a à tromper sa femme en Argentine. (Vous ne la trompez pas ! C'est anormal.) Et, au contraire, l'anormalité qu'il y aurait à la tromper en Europe. (Et il faut rappeler, à ce propos, la sagesse de Freud, qui n'a jamais voulu donner d'autre définition de la normalité que cette définition très large : « être capable d'amour et de travail », et qui, par-là, prévenait la psychanalyse contre ses propres préjugés).

Ce régime de distinction entre normalité et anormalité est évidemment le fond de l'affaire. Celle d'une psychanalyse (sans conduire celle-ci, à l'inverse, jusqu'aux affres de l'anti-psychiatrie, ou d'un grand défolement du ça) prise encore, de toute évidence, dans le régime d'une signification hiérarchisée, avec tous les dogmes socio-politiques que cela présuppose.

X

C'est seulement parvenu à ce point que l'on peut comprendre l'enjeu d'une polémique comme celle que le livre de Michel Onfray sur Freud a pu récemment allumer. Disons sans ambage que la posture d'Onfray est d'une évidente nullité. Onfray est en réalité un matérialiste des plus classiques. Sa critique de toute Transcendance, de toute religiosité, s'accomplit dans l'affirmation de l'immanence corporelle et gentiment hédoniste. Rien de plus, rien de neuf sous le soleil pérenne de la philosophie, sinon l'actualité de son endurance, de son travail, de son talent. Il manque donc à sa pensée la reconstruction d'un sujet d'un nouveau type, et une vision plus systématique de la problématique de l'être – c'est toute la différence avec Deleuze et Badiou. Dès lors, donc, qu'il se laisse, uniquement, aller au marteau frappeur, essayiste plus que philosophe, il lui vient à l'esprit de voir en la psychanalyse, à son tour, une religion... Son nietzschéisme convoque alors, d'une manière à la fois attendue et inutile, l'impossibilité de donner un sens au contenu du sujet de l'inconscient, une signification à sa schize, à sa *Spaltung*, etc. Il faut pour cela détruire l'orientation de Freud, l'orientation première de la psychanalyse, celle selon laquelle une interprétation de l'inconscient est *relativement* possible. (Ce en quoi, effectivement, quoique porteurs d'une même intuition, celle du sujet conscient incomplet, Freud et Nietzsche dissonent dès l'origine.)

Encore est-ce là une belle explication de l'entreprise d'Onfray. Car le reste de son travail consiste dès lors en un galimatias inexcusable selon lequel la psychanalyse est

réductible à la pensée de Freud et la pensée de Freud aux turpitudes et à la singularité malsaine de l'individu « Sigmund Freud ». Le comique du livre d'Onfray, c'est cette identification, cette longue attaque *ad hominem*, au terme de laquelle il n'est plus question du fond, fond (ou plutôt sans fond) que Nietzsche, pourtant, reconnu parfaitement, à savoir qu'il n'y a pas de sujet autre que de l'inconscient. Onfray eût mieux fait d'opposer Lacan à Freud, de creuser ainsi, d'une certaine manière, la voie non-herméneutique ouverte par Nietzsche lui-même, plutôt que de se livrer à de tels racolages, qui ne font qu'affaiblir la possibilité même de la pensée, en général, et donne sa pâture la plus stupide à la confusion médiatique de notre temps. Par ailleurs, ce livre, en aucun cas, n'offre une perspective nouvelle par rapport à la critique réelle et profonde formulée par Deleuze et Guattari, en 1972, contre l'œdipe de Freud. Il est évident que le livre d'Onfray n'est philosophiquement rien, à cet égard, et en comparaison du travail de Deleuze et Guattari... C'est un livre par ailleurs essentiellement réactif, au sens le plus nietzschéen du terme (ce en quoi son auteur n'est pas à la hauteur de son propre maître, Nietzsche).

Il y a cependant quelque chose à penser de la réaction à laquelle Onfray s'est ainsi exposé, en publiant cet ouvrage. Qu'a signifié la virulence de la contre-attaque collective, menée par Madame Roudinesco ?

On doit consentir à ce que le fétichisme du contenu soit en question, dans la psychanalyse même, dès lors qu'on a compris que « même l'anti-freudien est un freudien », c'est-à-dire dès lors qu'il est avéré que nulle pensée sérieuse de notre temps ne peut faire l'économie de la non-coïncidence du sujet. Il suffisait donc de répondre à Onfray par Lacan, par Deleuze, par l'affirmation d'un devenir de la psychanalyse qui ne s'était pas arrêté à l'origine freudienne. Au lieu de cela, à quoi a rimé la contre-attaque ? Je crains qu'elle n'ait montrée qu'entre l'idéal de la psychanalyse, libérateur, émancipateur, et la pratique institutionnelle et surtout libérale il y ait écart... Et que c'est cette dernière, *mordicus*, qu'il s'agissait surtout de défendre...

XI

Si Freud était parfaitement conscient de la possibilité et de la nécessité de penser les structures sociales, voire l'Humanité, en elle-même, n'est-il pas aussi celui, selon une anecdote célèbre, qui répondait à la question : « Qu'êtes-vous politiquement ? » ceci : « Politiquement, je ne suis rien. », ou « Couleur chair »⁷.

Du reste, dès 1960, dans le séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan renvoyait dos à dos les « intellectuels de gauche » et ceux de « droite », les premiers incarnant la *follery*, la sottise, les seconds la *knavellery*, la canaillerie. Cette position ironique, dont Nicolas Floury a montré à quel point elle structurait toute la filiation orthodoxe, celle de Jacques-Alain Miller⁸, sera-t-elle le dernier mot de la sagesse psychanalytique, ce refus de toute suture d'avec la politique dont on voit bien, en même temps, qu'elle *sacralise* la

7 P-L Assoun, *De Freud à Lacan : le sujet du politique*, Cités 2003/4, n°16, p.15-24. Également disponible via le site du CAIRN (<http://www.cairn.info>)

8 Cf. Nicolas Floury, *Le réel insensé, introduction à la pensée de Jacques-Alain Miller*, Germina, 2010. (particulièrement 83-102)

psychanalyse ? Quelque chose, ici, de troublant, reste à déterminer : car le refus de tout discours du maître, ou de l'université, au profit du discours de l'analyste, cela, ce refus, ne peut-il porter en même temps, en soi-même, une sorte de tentation semblable à la célèbre dénonciation par Hegel de la « belle âme » ? Rappelons qu'à chaque fois la vertu a les mains pures, mais qu'elle n'a pas de main. Se demander même si l'affirmation d'une telle différence de la position de l'analyste sur les autres discours n'est pas la dernière ruse de la maîtrise, en trompe-l'oeil. (De même, en quelque sorte, *mutatis mutandis*, que la plus puissante et appropriatrice des théologies est la théologie *négative*, celle qui ne peut rien dire, positivement, sur l'Objet « Dieu », celle qui est agnostique, de l'intérieur d'elle-même...)

C'est là qu'il n'est pas certain (ne pouvant être tenu dans sa pureté) que le discours de l'analyste soit tout à fait sage, et dépourvu lui-même de toute idéologie lorsqu'il renvoie dos à dos sottise et canaillerie.

Suffira-t-il de réduire Mai 68 au désir du « maître »⁹ ?

L'ambiguïté de Lacan à l'égard de Mai 68 est finalement le fait fondamental. Non pas le refus de l'événement, le réactif. Mais *l'ambiguïté même* ; car, en définitive, Lacan s'y sera chevillée, à cette ambiguïté, même si, en définitive, comme le montre Jacques Sédat, le bilan qu'il en proposera sera âcre¹⁰.

XII

Ce n'est pas au fil(s) idéologique légitime, à Jacques-Alain Miller, qu'il faut s'adresser si l'on veut (au moins) rétablir l'ambiguïté, partant une certaine capacité de résistance politique de la psychanalyse. Miller s'accommoderait tout au plus d'une fine ambiguïté, pour autant qu'elle maintiendrait la belle âme politique dont je parlais. Mais pas plus. Jacques-Alain Miller, en ironiste, est un conservateur. En somme, ainsi que Nicolas Floury l'a montré, la position de Jacques-Alain Miller est celle d'un ironiste politique qui pose une sorte d'antécédence du symbolique, inséparable de l'humanité même, à l'égard des volontés émancipatrices. Il faut ne pas être naïf, mais savoir que cette non-duperie reçoit comme limite le caractère langagier de l'étant humain. Accepter les structures, accepter la part imaginaire des structures, tel est en dernier lieu le fond du discours de Miller. Reste, pour lui, peut-être, comme idéal, le prototype de l'individu émancipé, peu dupe, triomphant des fictions, par une sorte de savoir de leur symbolique et imaginaire nécessité (ce qui me fait songer à la liberté de pure acceptation - ou d'entendement, de compréhension - de la

9 Bien entendu, on peut citer l'Impromptu de Vincennes, du 3 décembre 1969, d'une manière hâtivement conclusive. Lacan dit alors : « L'aspiration révolutionnaire, ça n'a qu'une chance, d'aboutir, toujours au discours du maître. C'est ce dont l'expérience a fait la preuve. Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez. » Mais c'est un peu facile. La balance exige aussi ceci : que la procédure de la « passe » (permettant de s'exprimer sur la psychanalyse sans avoir été analysé ni analysant, et pour abolir les hiérarchies dans l'École) a « préfiguré les barricades. » (Proposition du 9 Octobre 1967). Lacan demande à rencontrer les leaders du mouvement ; annule ses séminaires des 8 et 15 mai pour respecter le mot d'ordre de la grève – qu'il remplace par un dialogue improvisé avec l'auditoire. Entre autre.

10 Jacques Sédat, *Lacan et Mai 68*, Cités, n°18, « Figures de la psychanalyse. », 221-226. « Jacques Lacan a suivi de très près tout ce qui a éclaté au printemps 68, partagé entre une curiosité sympathisante et une irritation devant les aspirations maoïstes. Avec quelques mois de recul, il fait un bilan plus mitigé et sévère, voyant moins dans ce mouvement un « événement » qu'un « émoi », une forme de désarroi qui a abouti au triomphe des dérives idéologiques et du discours universitaire, où la vanité, selon lui, l'emporte sur la vérité. » écrit en résumé Jacques Sédat.

nécessité Naturelle chez Spinoza ; à ceci près que cette dernière a quelques profondes noblesses métaphysiques, en son contexte ; tandis qu'il n'est pas certain que Jacques-Alain Miller nous parle d'autre chose que de l'individu libéral parfaitement inséré dans les structures, dans les actes, quoique critique, dans ses pensées : une sorte de *cynisme*, peut-être, tout au plus à moitié bienfaisant à l'égard des autres, peut-être même en tant que potentiels analysés.) Sans plus. Mais il est vrai que de l'ironie au cynisme, la pente est glissante. Les capitalistes les plus éhontés sont les premiers à concevoir le système, du reste, et ils seraient les premiers à pouvoir en former une bonne critique théorique *et réelle*, s'ils le désiraient. Mais c'est précisément de cette possibilité ineffectuée qu'ils tirent toute leur jouissance de pervers, se sentant par là vraiment intelligents, supérieurs, de savoir en silence, et d'exploiter d'autant mieux, cartes en mains, l'ignorance commune.

XIII

Mais soyons précis. Et voyons de plus près quelques millerénies. Nous nous référerons pour cela à cet entretien accordé par Jacques-Alain Miller à la revue *Cités*, entretien mené par Jean-Pierre Cléro et Lynda Lotte¹¹. On peut, à peu près, commenter dans l'ordre quelques lumineuses déclarations de Miller, et obtenir par-là une vue plus certaine du lacanisme conservateur que Jacques-Alain Miller, souverainement, incarne, avec ce talent propre à ceux qui savent manier, au plus au point, les ambiguïtés originaires et terminales du RSI.

Miller commence donc par définir la psychanalyse à partir du cercle privé-libéral (ce qui ne manquera pas de satisfaire la pratique pure, et ses éventuelles et incontrôlables déviances, seul point sur lequel je m'accorde avec les vacheries d'un Onfray) : « La psychanalyse peut-elle être conçue autrement que comme un immense projet d'éducation privée ? », lui demande-t-on, en effet. « On ne saurait mieux le dire, répond Jacques-Alain Miller. Un immense projet d'éducation privée ! C'est ainsi en effet que la psychanalyse doit apparaître quand on considère sa pratique en politologue. Elle ne prend pas l'homme en masse, si je puis dire, mais un par un. Elle le retire de la scène publique, elle le soumet à une expérience singulière, qui reste dans la confidence des deux partenaires. » Pour autant, cela dit, que l'on puisse penser quelque unité de cette expérience singulière, elle sera « le progrès des Lumières », « une tolérance sociale inédite jusqu'alors à l'endroit des pulsions. » Et c'est « par ce biais que la psychanalyse a changé le monde. »

Miller ajoute : « Si je voulais pousser mon avantage, je demanderais même : la politique change-t-elle le monde tant que ça ? » Quel peut-être alors le but de cette discrète intrusion de la psychanalyse, d'abord singulière, dans le jeu politique. A peu près cette espérance (bien que Miller rejette par ailleurs cette catégorie) : « Eh bien, quand cette société dans son ensemble aura connaissance du grand secret, quand elle saura interpréter les symptômes, ceux-ci n'auront plus lieu d'apparaître. »

Évidemment, pour soutenir de telles positions, en toute et prétendue orthodoxie, Miller doit simultanément réduire une *certaine* ambiguïté de la pensée politique de Lacan à quelques traits selon lui premiers. Dans l'œuvre de Lacan, ce que nous trouverions, avant

¹¹ *Lacan et la politique*, Entretiens avec Jacques-Alain Miller, avec Jean-Pierre Cléro et Lynda Lotte, *Cités*, 16, PUF, 2003.

tout, c'est « la défiance à l'endroit des idéaux, des systèmes et des utopies dont le champ politique est semé [...] Ce que l'on trouve, au contraire, et à foison, dit Miller, ce sont des notations sur la politique qui vont de l'ironie au cynisme, ponctuées de sarcasmes et de ricanements divers. Elle est comique, et elle est meurtrière. » « Aux yeux de Lacan, la politique procède par identification, elle manipule des signifiants-maîtres, elle cherche par là à capturer le sujet. Celui-ci, il faut le dire, ne demande que ça, étant, comme inconscient, en manque d'identité, vide, évanouissant. » On peut bien achopper sur la célèbre formule de Lacan selon laquelle « l'inconscient, c'est la politique. » Jacques-Alain Miller y met de l'ordre (sans trahir, en effet, le mot de Lacan) en rappelant que Lacan entendait par là l'omniprésence du social, de l'Autre, des discours dans la constitution d'un sujet de l'inconscient, d'un être parlant et parlé, d'un « parlêtre ». Et l'importance, dans ce phénomène, du discours du maître, discours politique par excellence, qui voue le sujet de l'inconscient à « recevoir de l'Autre les signifiants qui le maîtrisent, le représentent, et le dénaturent, éteignant en lui la jouissance de l'animal. » Si bien qu'en proférant cette formule, Lacan n'aurait « rien fait d'autre que d'annoncer ce discours du maître dont il a construit le schéma dans la foulée de Mai 68, sans doute pour indiquer à ses auditeurs, qui se multipliaient alors, déconfits qu'ils étaient de la participation aux événements, que l'issue qu'il cherchaient ils la trouveraient plutôt du côté de la psychanalyse, et par le biais d'une désidéologisation de la politique. » Bien comprise, la formule de Lacan, affirme Miller, signifie aussi bien que « la psychanalyse est l'envers de la politique. »

Miller peut alors résumer sa pensée (et celle qu'il prête à Lacan) de la manière suivante : « La psychanalyse n'est pas révolutionnaire, mais elle est subversive, ce qui n'est pas pareil, et pour les raisons que j'ai esquissées, à savoir qu'elle va contre les identifications, les idéaux, les signifiants-maîtres. » Et de rappeler l'analogie qu'établissait Lacan entre les révolutions politiques et les révolutions des orbites célestes, à l'époque même de Mai 68 : « Une révolution est faite pour revenir au point de départ ». L'espérance politique aurait donc une naïveté que n'a pas le cours fixe de l'astronomie planétaire et astrale, lorsqu'elle parle, à propos des orbites, de "révolution". Finalement : « Si elle est subversive, la psychanalyse n'est pas pour autant progressiste, mais pas non plus réactionnaire. Est-elle alors désespérée ? Disons qu'elle vous opère de l'espoir. C'est l'ablation du Principe Espérance. »

XIV

Il est alors possible de résumer la pensée de Miller (ou celle de Lacan selon Miller) autour de sept points :

1. La subversion de la psychanalyse consiste à interroger les phénomènes d'identification du sujet de l'inconscient par le social. La psychanalyse est en ce sens libératrice.

2. Cette portée libératrice ne peut exister, d'abord, que dans un rapport privé des sujets entre eux, spécialement la relation analysant-analysé. La psychanalyse est en ce sens « éducation privée. »

3. S'en suit, *politiquement*, un certain nombre de conditions essentielles à l'existence

même de la psychanalyse, et que celle-ci doit soutenir. En particulier, « l'existence d'une société civile, au sens propre, distincte de l'Etat » et puis la possibilité d'ironiser sur les signifiants-maîtres, ce pour quoi « elle a parti liée avec la liberté d'expression et avec le pluralisme. »

4. La psychanalyse n'est cependant pas réductible à la dimension singulière de l'analyse. Elle propose, par influence continuée et implicite, un progrès collectif sensible, qui reconnaît à la fois le caractère indépassable des pulsions et dépasse ironiquement les fonctions illusoire de maîtrise des sujets. Elle est cette prise de conscience. Telles sont ses lumières sociales et politiques.

5. La psychanalyse ne se rapporte aux orientations politiques que d'une manière ironique, voire cynique, en tout cas agnostique. Elle ne voit en toute volonté politique qu'effet du discours du maître (tandis qu'elle est discours de l'analyste).

6. Ce pour quoi elle renvoie dos à dos la bouffonnerie de gauche et la canaillerie de droite. Consciente, aussi, que l'une se renverse en l'autre.

7. La psychanalyse récuse en conséquence toute vérité révolutionnaire.

XV

Qui ne voit, cependant, que cet ensemble de propositions est d'ores et déjà, de l'intérieur même de sa position soi-disant transcendante ou indépendante, habité par une certaine conception proprement politique ? L'axiome 3, en particulier, est tout sauf innocent, ou neutre. Puisqu'il revient à sanctifier un certain type de société, l'existence d'une société indépendante de la puissance étatique. Notre propos n'est pas de dénoncer cette thèse. Mais simplement de faire remarquer cette étrange torsion par laquelle Jacques-Alain Miller, interprétant Lacan, à la fois affirme l'indépendance de la psychanalyse à l'égard de la politique et, en sous-main, commande bel et bien une politique adéquate à la psychanalyse. Comme si le discours de l'analyste revenait habiter le discours du maître, mine de rien. Comme si la maîtrise pouvait prendre l'apparence de son inverse. Et se montrer d'autant plus perverse qu'elle l'inerve à nouveaux frais, à la manière des saintes-ni-touches. La frontière même entre discours du maître et discours de l'analyste reste problématique. Le discours de l'analyste peut dissimuler un discours du maître, d'autant plus efficace qu'il prétend ne pas l'être. Et, cela, ce point délicat, n'est pas seulement exhibé par l'axiome 3. Aussi bien renvoyer dos à dos gauche et droite est déjà une position politique (axiome 6). De même l'ironie comme sagesse la plus haute (axiome 5) ; de même, la récusation de toute volonté révolutionnaire (axiome 7)

Que l'on ne prenne donc pas les vessies pour des lanternes. Il n'existe pas de position politique *neutre, ni même absolument distanciée*. C'est à peu près aussi impossible, cela, que l'existence absolue - c'est-à-dire absolument séparée du reste du monde - d'une singularité humaine.

XVI

Ou bien, donc, la psychanalyse (à la Miller) doit reconnaître que sa position n'est jamais pure, absolue, indépendante de la politique, sage. Ou bien elle doit reconnaître *quelle* est sa politique implicite. Mais la superposition ou polyphonie de ces deux jouissances contradictoires est miroir aux alouettes.

XVII

Il y a bel et bien une politique jamesque, millérienne. Assez subtile, mais dont le parfum dernier est aisément décelable. Cette politique est critique du discours du capitaliste, critique des processus d'identification par les signifiants-maîtres, et affirmation d'une certaine souveraineté de l'individu, ironiste triomphant. Cet individu « libre » est agnostique, ne croit nullement à la supériorité de la gauche ou de la droite, refuse toute idée révolutionnaire, dans laquelle il ne voit qu'un danger de toute façon inutile. Il défend cependant la nécessité d'une séparation entre la société civile et l'Etat, et affirme que le meilleur système politique est celui des « libres expressions. »

Qui reconnaître, dans un tel portrait, sinon l'individu bien adapté à son temps, au système comme il va ? Individu satisfait de dépasser *en pensée* les conditions politiques de son temps, mais absolument satisfait, aussi, de ne point y toucher. La belle âme, à nouveau, en somme. Un modèle d'équilibre, ce citoyen intelligent, et impuissant. Est-ce là autre chose qu'une éthique politique de la résignation ? De l'infinitésimal progrès, dispensé ici ou là, à l'occasion. Mais plus dangereusement encore : de l'individu affirmé en son clivage entre conscience et action. L'ironie est aussi, en effet, ce clivage. Et, comme je l'ai déjà dit, le cynisme, dans ce cas, n'est jamais loin. Ce portrait conviendrait très bien, en effet, à quelques hommes d'exploitation, tout à fait conscients de tout cela. En tout cas, son trait essentiellement *droitier* ne peut manquer de sauter aux yeux. On peut même appeler cela : *portrait du droitier de toute intelligence*. Récuser que la droite comme la gauche soient des vérités est en effet un geste typiquement droitier. C'est toujours la gauche, en effet, qui affirme qu'il y a une vérité de la politique ; et certainement pas la droite, qui aime rappeler, ou du moins rappelle, que les choses sont comme elles sont, et incinère ainsi le sens des volontés émancipatrices. Maintenir une certaine nécessité des structures, même illusoires, est typiquement un geste de droite. Et Jacques-Alain Miller est cela. « Ne renversons pas la tortue sociale, comme il dit, (même et surtout nécessairement illusoire) ; elle ne s'en remettrait pas, et nous avec. »

Aussi bien, la doctrine de l'individu à laquelle nous aboutissons, avec Jacques-Alain

Miller, est tout de même étrange. L'ironiste est en schize. Il sait, mais ne fait pas, ne fait guère, pense qu'il n'y a rien à faire. Déjà terrassé par sa disjonction, et par une vérité éternelle du « à quoi bon ? ». Nul doute qu'il puisse être, dès lors, dès qu'il n'y prend garde, un pur et simple cynique.

Le modèle promu par Jacques-Alain Miller est finalement de convention. Nombreux sont ceux qui vivent ainsi. Est-il nécessaire d'élever en modèle un rapport aux choses qui est des plus banals ? L'ironie et l'acceptation des choses sont, de fait, les attitudes typiques des citoyens de notre temps. Miller agite en modèle le factuel du temps, largement intégré, intériorisé, tant par l'ouvrier obéissant que par le cynique flamboyant et gagnier. Exemplairement, nul n'est dupe des ficelles de la propagande de notre temps. Nous ne sommes pas même interpellés en sujet, au sens d'Althusser. Ce qui se passe est différent, et suppose justement, pour que cela fonctionne, que l'ironie des individus soit à la fois prise en compte et retournée contre elle, par quelque fascination scopique, par exemple, par quelque acceptation finale de l'individu. « A quoi bon regarder autre chose, à la télévision, en effet que ce programme-là, si débile soit-il... ». Mais voilà justement un exemple des processus contemporains.

XVIII

La question centrale, dès lors, n'est pas de savoir si Jacques-Alain Miller a raison d'interpréter ainsi Lacan. La vérité de Lacan n'est pas directement dicible. Lacan délivre, comme tout génie de la pensée, un royaume inouï de possibilités. Il est même fort possible que Jacques-Alain Miller, avec son centrisme libéral, ne soit pas infidèle à Lacan. Mais Lacan est une pensée à peu près infinie. Et un lacanisme de gauche n'a pas moins de sens qu'un lacanisme de droite.

Sur cette scène, c'est évidemment Slavoj Žižek qui s'avance. Žižek est le premier à reconnaître que la lecture par Lacan de Miller est principielle, essentielle – même s'il n'aime pas trop cette manière qu'aurait Miller d'interpréter de manière téléologique la trajectoire de Lacan : le dernier Lacan lui paraît beaucoup plus ouvert que définitif, et, avec lui, la totalité de l'œuvre. Il est évident, dès lors, que l'on peut faire de Lacan une extraordinaire matrice de la critique politique. D'une certaine manière, Žižek fait de l'écriture du discours du capitaliste le centre de gravité de l'œuvre de Lacan. Mais pas seulement. En dernier lieu, le but le plus profond de Žižek est de soutenir et réinventer une continuité, chez Lacan, entre la doctrine de l'être (plus exactement du réel), celle du sujet, et la question politique. Comprendre le réel lacanien, c'est aussi comprendre, en effet, le choc politique auquel chaque individu se trouve confronté, d'affronter le non-sens du réel et, cependant, ses possibilités symboliques et affirmatives. Le réel nous ouvre directement à la question politique. Un sujet authentique est ce qui fait le lien entre le réel et la politique. Nulle lâcheté, indifférence, ou petits arrangements avec sa position sociale n'est possible, ici, pour qui a vraiment affronté le réel et sa position de sujet de l'inconscient.

Badiou écrit que « l'impasse de l'être est la passe du sujet. » Cette profonde réflexion est aussi bien le point de départ de Žižek (pour autant qu'on puisse assigner une origine à

une œuvre aussi voyageuse). Zizek n'interprète pas cette formule dans un sens immédiatement badiouien (il y a quelque chose d'autre que de l'être, ou les structures, la passivité du réel, à savoir son propre paradoxe, qui s'appelle "l'événement", et dont on peut induire un sujet fidèle à cet événement qui aura par là dépassé le régime anonyme et strict de l'être - quoiqu'il ne s'échappe pas pour autant dans les Nuées ou les transcendances. Ainsi d'une rencontre amoureuse qui change tout, pour nous, nous assignant heureusement à une vision renouvelée des choses, des structures, à partir du Deux ainsi formé). Mais, jusqu'à un certain point, cette formule est aussi bien commensurable aux mathèmes lacaniens. Bref, Zizek est une manière d'interpréter cette formule, et, plus fondamentalement encore, de la situer entre Lacan et Badiou. Dans la perspective lacanienne, il est possible de dire que le sujet n'est qu'un reste vain, une vacuité signifiante, de l'impasse de l'être, du réel. L'impasse de l'être est alors le presque-rien du sujet. On gomme, alors, le caractère exceptionnel, (d'irruption), de l'événement, comme impasse de l'être et passe du sujet, auquel Badiou, lui, tient tant. Disons, pour reprendre l'exemple qui précède, que rien ne s'est passé, même si nous sommes maintenant « amoureux » l'un de l'autre. Disons encore que Lacan est plus proche de la formule de Mallarmé : (« Rien n'aura eu lieu que le lieu ») que Badiou, qui veut que quelque chose se passe, et nous transforme, fasse de nous de vrais sujets, à même l'être parfois bouleversé - quand l'impasse devient passe, précisément.

Sans doute, du reste, ces difficultés, ou multiples interprétations, s'induisent-elles de ce que le réel, chez Lacan, est à la fois inertie brute, l'implacable revenir-à-sa-place, y être toujours-déjà-encore (en particulier au regard de la jouissance), et évanouissance, cependant, pure et diaphane. Quoique sans sens. Tandis que Badiou donne alors dans un certain romantisme (mais génialement formalisée par les mathématiques) de cette fêlure paradoxale du réel, érigée en « événement », et Lacan, de son côté, dans un certain scepticisme de son humanité, Zizek adopte une troisième voie : l'individu conscient de ce paradoxe du réel (de sa « parallaxe », dit-il aussi) accède à l'« acte » par lequel il devient un sujet authentique. Qu'est-ce, alors, que cet acte ?

Il est difficile, on s'en doute, de définir « l'acte ». Il y a, bien sûr, plusieurs manières de le prendre. Pour aujourd'hui, je proposerai, en suivant la magnifique lecture de Bruno Bosteels¹², d'entrevoir cette voie : le réel est exactement ce qui ne répond pas à la question : « Que me veux-tu ? Que me vaut l'autre ? « *Che vuoi ?* » Dès lors, comme l'écrit Bruno Bosteels, « Le sujet « est » ce vide qui s'ouvre à cause de l'impossibilité qu'il y a à répondre à cette question. » C'est aussi bien, on l'aura compris, l'intrusion dans le sujet d'un « pur trou de non-sens », du réel lui-même...

La question est de savoir ce qu'un sujet pourra en faire, de cette confrontation au réel. Zizek ne la magnifie d'ailleurs nullement, cette confrontation. Elle doit avoir une suite, une conséquence. Elle n'est pas même une révélation. Il n'y a pas un instant d'extase (a)mystique. Mais une sorte de conversion (peut-être progressive ; la cure, justement...) à cette compréhension de mon propre non-sens, comme sujet. Cette compréhension n'est pas, évidemment, un nihilisme. Le nihilisme ne peut provenir que d'une incapacité à affronter le réel. Ici, il s'agit d'autre chose. De la conscience que nous pouvons former du caractère dialectique de notre rapport au réel. « Nous ne sommes rien, soyons tout » est en ce sens un célèbre adage que Zizek, et Badiou, peuvent ici reprendre. Le sujet authentique de Zizek est celui qui perçoit désormais qu'impossibilité et possibilité, positivité et négativité, maîtrise et impuissance s'enroulent les unes les autres dans le rapport réel/sujet. Par-là celui qui se

12 Bruno Bosteels, *Alain Badiou, Une trajectoire polémique*, La fabrique, 2009, 120-124, en particulier.

libère de la fausse activité du sujet domestiqué ou impuissant, et de la vicissitude de n'être rien... Que l'on peut, à l'instant même, faire basculer dans l'être « Tout » du sujet. Là est le sens (dans le non-sens) de la reprise par Zizek de la formule : « Là où ça était, dois-je advenir », possibilisée par l'ouoboros du sens et du non-sens, du réel et du sujet.

Il ne faut cependant pas se tromper sur cette conversion. Elle n'est pas *quelque chose*. Elle ne change pas, en tant que telle, l'ordre des choses, ou de ce que je suis, comme être social, *a fortiori* biologique. Elle n'est pas une assumption ou une sacralisation. Elle n'a rien de religieux. De mystérieux, même. Elle ne bouleverse pas l'ordre extérieur de mon existence. Ce qui se produit a une autre signification : le sujet se voit, se comprend autrement. Il sait qu'il est vide. Et qu'en conséquence il peut être, aussi bien, « tout ». Et il ne devient pas fou, pour autant. Mais au contraire parfaitement conscient que le positif, le concernant, peut s'inverser en négatif, et *vice versa*. Le sujet, finalement, se libère de lui-même (de son poids mort, d'apparence) en devenant son *propre* réel. Il accède alors à une liberté *réelle*. Cette liberté *réelle* ne change rien à ses conditions d'existence concrètes, à sa réalité concrète : elle n'a justement nul besoin de modifier cette réalité pour accéder à son être propre et paradoxal. Tandis que la volonté de changer cette réalité, à notre avantage, pour parvenir à cette liberté réelle, est de son côté tout à fait illusoire. « L'acte » du sujet ne change rien à l'extérieur, n'a nul besoin de changer quoi que ce soit ; mais tire de lui-même la liberté intérieure qu'il y a à reconnaître le caractère a-symbolisable du monde.

XIX

On se demandera, arrivé à ce point, ce qui distingue la position de Jacques-Alain Miller de l'entreprise de Zizek. Mais l'ironie, évidemment, n'est pas l'acte. L'acte a cette puissance de ne pas conserver en moi la part appropriatrice, égoïste, prudente, de ce que Badiou appelle « l'animal humain », c'est-à-dire la part conservatrice, et rivée à ses intérêts. On comprend bien, alors, pourquoi, malgré les différences, il y a entre Badiou et Zizek, contre Miller, une évidente alliance. On peut supposer que pour Badiou, Miller est ce conservateur de la part encore animale de chacun de nous, du sujet encore non-authentique, et qui s'en dédouane dans sa belle doctrine immobile et abstraite de l'ironie. Badiou et Zizek nous parlent d'un autre ébranlement. A partir duquel, en nous, en cette masse faite aussi de chair, de sang, d'habitudes, ce qui est disposé à devenir un sujet authentique se fait voir et connaître. C'est un risque que ne prendrait jamais l'orthodoxie lacanienne. C'est gauche contre droite, entre autre. Conservation savante de soi contre révolution ouverte au non-moi. Equilibre de l'animal humain et de la part ingénieuse et cognitive du sujet (via l'ironie), sans effets concrets, contre engagement existentiel, total.

XX

Miller ou Zizek. En effet.

XXI

Alors, dira-t-on, au final, qu'est-ce Zizek permet que Miller ne permet pas ? En quoi la psychanalyse retrouve-t-elle (ou découvre-t-elle) avec lui une capacité politique d'émancipation et de réflexion critique ? La question est aussi bien, en arrière-fond, de colosse, puisqu'elle touche à la liaison à la fois difficile et irrécusable entre les deux plus grandes tentatives d'émancipation de la fin du dix-neuvième (avec Nietzsche) : Freud et Marx. Il semble que Zizek apporte à cet égard deux choses ; c'est à la fois beaucoup, il faut le dire, si l'on se situe au niveau du procès interne à l'œuvre, à sa pensée. Et bien peu, si l'on se réfère aux problèmes concrets qui sont les nôtres, aujourd'hui.

1. Zizek nous montre que l'ensemble des concepts édifiés par la psychanalyse peut permettre de comprendre les processus à l'œuvre dans la société contemporaine. Ce point mériterait quelques développements. Mais on ne peut que proposer au lecteur de le lire, aussi bien lorsqu'il parle de la bouteille de Coca-Cola, du cinéma, que d'un objet comme la burka.

2. Zizek rappelle que le sujet accompli de la psychanalyse, le sujet libéré, peut être *héroïque*. Sans être pour autant d'illusion, ou de folie dogmatique, ou incorporé au discours du maître. Tout au contraire. Il peut se battre, au-delà de sa propre perspective conservatrice et animale, pour proposer et instituer une autre réalité sociale et politique. Le sujet, *accompli*, nous dit Zizek, est un sujet politique. Un sujet de la vérité politique. Qui ne peut prendre d'autre forme que celle de la lutte pour le commun, l'égalité, où il accepte de se dissoudre, en partie, de même que nulle libération psychanalytique ne peut exister, pour un individu, qui s'accrocherait à son individualité *mordicus*. Devient, avec Zizek, transitif le rapport entre les deux formules : « Là où le ça est, le moi doit advenir. » et « Là où le moi serait, le nous doit advenir. » Que cette "vérité" soit problématique et difficile à cerner, en dernier lieu, cela ne doit pas nous aveugler. Car l'accomplissement du sujet est lui-même relatif et problématique. *Il n'y a pas plus de Psychanalyse absolue que de Communisme avéré*. Mais justement : c'est ce même processus qui est libérateur, et qui, lui, existe ; et qu'il faut soutenir contre toute tentation de nier l'un au nom de l'autre.

XXII

Zizek forme un programme assez cohérent pour nous permettre d'identifier ce que j'appellerai une *nouvelle sophistique* et une *nouvelle scolastique*, et pour redonner du *courage* au sujet. La sophistique est cette manière contemporaine, dans les pays soumis au capital et à la démocratie virtuelle, d'édifier un discours vain en vérité, prétendument problématique et à déterminer. C'est l'art de discuter de l'inessentiel, de le promouvoir, en faisant croire qu'ici « ça discute sec »; cela, au lieu de voir. La scolastique est une manière d'inventer des nominations et des problèmes pour une ligne idéologique déjà dévolue à la continuation à moitié suicidaire du système actuel. Dans la sophistique, on parle « démocratie », « choix des électeurs », « légitimité du pouvoir », « mauvaise haleine des étrangers » ; et dans la scolastique « rendement », « cible », « organisation rationnelle », « brainstorming ». L'ironie ne suffira pas à empêcher les effets à moyen terme destructeurs de telles attitudes. Un peu d'héroïsme bien senti sera tout de même nécessaire. S'il s'agit d'autre chose que de discours. En quoi l'orientation de la psychanalyse, il vaut mieux la confier à Zizek qu'à Miller.